

TYRONIE

Bouzaréa! Nom prestigieux! A le prononcer accourent en foule des souvenirs variés, intenses ou imprécis. Chacun de nous sent bien qu'un peu de son âme flotte toujours dans les mille recoins de la Grande Maison : une salle d'étude, un dortoir, un réfectoire, l'Infirmierie, l'Ecole annexe, un laboratoire, des jardins, un bois évoquent tour à tour des moments agréables, touchants, pénibles aussi, mais au rappel desquels nous affectent un pincement léger ou une étreinte prolongée.

Je me complais bien souvent à revoir les diverses attitudes de l'Elève-Maitre timide, gauche, effacé: le médiocre agriculteur aux bras si vite fatigués, le piètre ouvrier en fer à l'énergie défaillante, l'expérimentateur toujours malchanceux et le mathématicien aux abois, suant d'angoisse trop souvent. Mais plus persistante se développe, ce soir, l'image d'un état bien particulier de mon inquiète existence de « tyron » — disons pour les profanes en la question — d'élève de 1^{re} année.

Soir de rentrée! Le premier contact avec la vie d'internat! La sollicitude maternelle m'avait accompagné à l'Ecole, tôt dans l'après-midi et s'étendait à l'extrême limite possible de l'agencement matériel de ma nouvelle existence; dans l'immensité froide d'un dortoir, la vigilante affection se porta sur un angle quiet, abrité des courants d'air; je pris possession du lit qui fut, une première et dernière fois, maternellement bordé.

Le soir, dans le brouhaha d'une rentrée désordonnée, je mesurai l'étendue de ma quiétude discrète; le calme s'établissait peu à peu et me livrait aux atteintes de l'angoisse indéfinissable qui saisit tout interne la première nuit passée hors du logis familial; j'entendis une voix sans aménité crier : « Tyron électrique, éteins ». Sans deviner à qui l'ordre péremptoire s'adressait, j'eus immédiatement l'intuition d'un désastre.

Les chocs d'un « pelochon » assénés par une dextre experte sur mon dos pelotonné ne me laissa plus de doute.

Dressant la tête, je vis un insidieux commutateur au pied de mon lit; je compris: je devais éteindre, et chaque matin, donner la lumière.

Tous les soirs, alors que mes voisins que j'enviais, s'allongeaient douillettement, il me fallait attendre que tout le monde fût couché pour exercer mon office. Les matins d'hiver quand la cloche exécrée tintait à toute volée, le premier, je me dressais sur le champ pour tourner le bouton.

Je me recouchais souvent, dérochant avec les délices du fruit défendu quelques minutes de délassement. Si je tardais, chose rare, Vestale aux feux éteints, j'étais la cible toute désignée aux fureurs matinales du maitre-surveillant hurlant dans le dortoir endormi: « L'Elève de Service au bouton, pourquoi n'allumez-vous pas ? »



« Le mathématicien aux abois, suant d'angoisse trop souvent... »

DESSIN DE GANTES

Je dois avouer que l'inconscience excusable de mes camarades ne me facilitait pas toujours une besogne détestée: certains s'attardaient à mon grand déplaisir et quand c'étaient des Anciens, je n'avais rien à objecter; je maudissais vainement leur inexplicable lenteur. Un soir, un Vétéran, plus coquet, ou occupé à des rangements insolites, ne se décidait pas à se coucher. Nonobstant, j'éteignis « Tyron, rallume, je ne suis pas couché. » Je le savais bien pardi!

Quel esprit inouï de rébellion souffla alors en moi? Je fis la sourde oreille. « Tyron, je t'ordonne de rallumer ». Immobilité! « Rallume ou tu me la paieras! »

Un pas rageur martela le carrela-

ge: les lampes furent rallumées et peu d'instant après éteintes. Ah! le sentiment sacré de la hiérarchie et de l'obéissance ne seraient pas impunément violés! On me le fit bien voir; je fus « rattrapé au tournant », pour un autre motif, naturellement; il est si aisé dans les mille incidents d'une vie d'interne de prendre quelqu'un en défaut; on ne badinait pas, alors, avec les signalements des Vétéran; la privation de deux dimanches de sortie fut la rançon d'un inqualifiable manquement.

L'accoutumance n'atténuait pas le déplaisir d'un rôle toujours plus aborihé. Quand les chacals commençaient à errer dans le ravin et lançaient leurs aboiements sinistres, glacé d'effroi, je ruminais mon triste sort. Oh! les stupides et vains ressentiments d'adolescent auquel la vie pouvait présenter tant de réels sujets d'affliction ou d'angoisse!

Personne d'ailleurs ne pouvait soupçonner le petit drame, qui parfois avec tant d'accuité se jouait en moi. Ce n'est qu'à la venue des beaux jours, l'office cessant le matin et n'apportant guère de gêne le soir, que ma charge d'allumeur ne me pesa plus.

Continue-t-elle toujours à être exercée? Empoisonne-t-elle encore en partie l'existence de ses titulaires? Non pas que je songe à créer au sein de la Grande Amicale un groupement annexe de « tyrons électriques »! Que mes camarades et mes anciens élèves excusent ce rappel pessimiste de moments qui devraient tous être également allègres et chers.

Je me rassure: dans quelques jours, le 10 avril, quand, en un touchant pèlerinage, nous reverrons ensemble les lieux où se sont écoulés les plus belles heures de notre jeunesse, tout à la joie, nous remémorerons les événements heureux, touchants, plaisants et nous communierons en des sentiments de sympathie, d'affection, et de reconnaissance.

C. Disdet.

Promotion 16-19.

Professeur de Lettres
aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.